



Le blason...

Sens dessus dessous

Camille Labaki

DANS **THÉRAPIE FAMILIALE 2007/3 Vol. 28**, PAGES 249 À 263
ÉDITIONS **MÉDECINE & HYGIÈNE**

ISSN 0250-4952

DOI 10.3917/tf.073.0249

Date de mise en ligne : 20/11/2007

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-therapie-familiale-2007-3-page-249?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LE BLASON... SENS DESSUS DESSOUS

Camille LABAKI¹

Résumé : *Le blason... sens dessus dessous.* – « C'est, de tous nos outils, mon préféré », écrit l'auteur à propos du blason. Traquant les normes, et glanant – car c'est bien là notre métier – le sens, elle nous présente, dans cet article, les différentes utilisations qu'elle en fait en thérapie individuelle et de couples ainsi que dans les processus de formation et de supervision. Il ne s'agit pas, ici, d'un « mode d'emploi » du blason... mais plutôt de quelques illustrations de ce qu'un emploi cadré et libre de ce bel objet permet.

Summary : *The blazon... upside down.* – « Amongst all my tools, this is my favourite » writes the author about the blazon. Tracking down norms and picking out – and that's the essence of our profession – meaning, she presents in this article, its different uses in individual and couples therapy as well as in continuing education and supervision. This is not a user's manual for blazons, but rather some examples of their valuable and far-reaching uses when applied within a structured framework.

Resumen : *El escudo sentido arriba abajo.* – « Es, de todas nuestras herramientas, mi preferida » escribe la autora a propósito del escudo. Escudrinando las normas e indagando – porque ese es realmente nuestro trabajo – el sentido, nos presenta en este artículo las diferentes maneras de utilizar dicha herramienta en las terapias individuales y en las de pareja, así como en el proceso de formación y de supervisión. No se trata aquí de dar un « modo de empleo » del escudo, sino más bien de ilustrar lo que el empleo enmarcado y libre de este bello objeto permite.

Mots-clés : Blason – Outil – Thérapie individuelle – Couples – Formation – Supervision.

Keywords : Blazon – Individual therapy – Couples – Continuing education – Supervision.

Palabras claves : Escudo – Herramienta – Terapia individual – Pareja – Formación – Supervisión.

Un blason ? C'est, dans la forme, une sorte de bouclier pouvant accueillir une devise – des mots – et un ou des emblème(s) – des figure(s) symbolique(s).

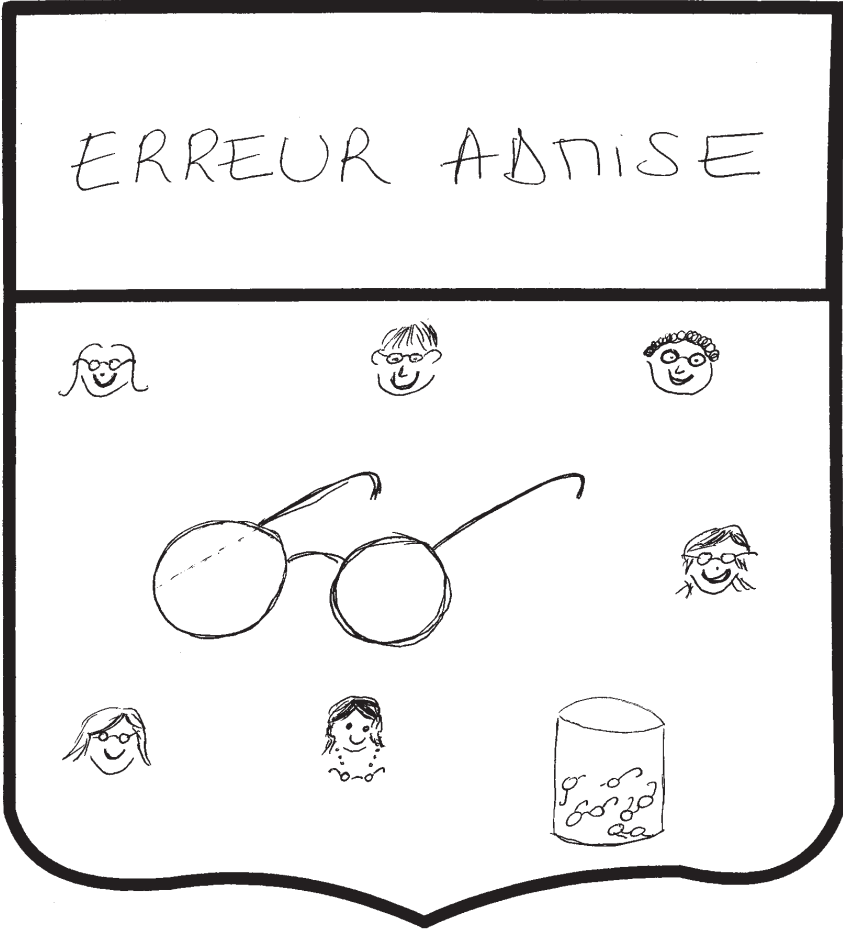
Quant au reste, la réponse est peut-être dans l'usage que l'on en fait.

Il est même une science du blason – l'héraldique – qui en étudie les formes, les couleurs, les positions – places occupées par les figures –, les partitions – divisions –, etc. En outre, toute contrefaçon en est interdite par la loi.

Les *régions* d'un blason se nomment « cœur », « flancs », « dextre », « sénestre »... et renvoient aux parties du corps de celui qui le porte. La dextre du blason est ainsi à la gauche de l'observateur, et sa sénestre à droite. Il est plus une photo qu'un dessin. Il

¹ Psychologue-psychothérapeute systémique, formatrice au CEFORES, Chapelle-aux-Champs, UCL.

ERREUR ADTISE



est comme un miroir. Son « cœur » est aussi un « abyme ». Et « mettre en abyme », c'est mettre le récit dans le récit, le film dans le film, l'œuvre dans l'œuvre qui en parle.

Dans le *Que sais-je ?* consacré au sujet, Geneviève d'Haucourt et Georges Durivault (6) rapportent les propos d'un savant de 1679, P. Ménestrier, qui fait remonter l'origine des armoiries à l'aube de l'humanité. « *Les peuples anciens, écrivent-ils, avaient réellement connu l'usage de figures peintes, notamment sur les boucliers, et constituant parfois des "emblèmes personnels", ajoutant plus loin que "les armoiries grecques semblent avoir été, en bien des cas, un "emblème familial" (...) où le fils, héritant de l'équipement du père, s'en servait tel quel pour des motifs où l'économie (un bouclier coûtait cher) se mêlait à la piété filiale.* » Plus loin encore, on peut lire que « *les traditions ont été coupées quand à l'armée grecque formée de citoyens indépendants et individualistes, heureux de se distinguer personnellement, s'est substituée une autre formation tactique, la phalange macédonienne, puis la légion romaine où l'unité n'est plus l'homme mais le groupe dont les enseignes sont l'emblème collectif.* » »

Emblème personnel, emblème familial et emblème collectif. En effet. Dans ma pratique également. Et selon le cadre dans lequel je le propose :

- En thérapie de couples...
- En postformation en thérapie de couples ...
- En thérapie individuelle...
- En formation...
- Et en supervision...

En thérapie de couples...

Dans ma consigne – « *s'il y avait eu un blason sur la porte d'entrée* » ou « *si vous deviez mettre un blason à la porte d'entrée* » – il est toujours à accrocher à la porte d'entrée – comme une enseigne. Sauf dans le cours d'une psychothérapie de couple où je peux le proposer comme support de la définition pour chacun de ce qu'est un couple; nous travaillons dans ce cas précis, des deux blasons faits séparément, les similitudes et les particularités, les complémentarités et les divergences, et... les surprises. Toujours en lien avec les familles d'origine. Et cela nous mène – parfois, pas toujours, car il ne s'agit pas d'une technique précise mais bien d'un outil, d'un objet simple pouvant être utile et pertinent à un moment précis – aux blasons de celles-ci, enseignes ceux-là. Sur le génogramme ou à côté de lui, deux blasons des familles d'origine: celui sur la porte d'entrée des parents de Monsieur, celui sur la porte d'entrée des parents de Madame. Ces blasons sur la porte permettent l'entrée dans les familles d'origine des parents.

En clôture de travail, si le couple s'est rechoisi, je propose un blason fait à quatre mains avec, à nouveau, la consigne de l'enseigne. Je ne suis plus alors que spectatrice de l'ouvrage – et l'annonce.

« A quatre mains », c'est leurs échanges sur la devise, c'est se mettre d'accord pour en choisir une, c'est *toi, tu dessines mieux que moi, c'est on met les trois ?* dans la sélection des emblèmes, c'est *on le fait en rouge ?*, etc. C'est leur complicité et qu'ils m'oublient, tout occupés sur une table à dessiner, à colorier, à échanger.

Tous ces blasons du dernier jour de la thérapie, je leur ai parfois demandé de m'en envoyer copie tant ils étaient beaux. Et pour certains d'entre eux, ils avaient bel et bien décidé, au salon ou dans une chambre, de l'accrocher.

Mais comment parler des couples – et non du couple ?

Je propose souvent aux formants de représenter métaphoriquement ce qu'est pour eux un couple, sous forme de blason. Il suffit alors de les « afficher » pour qu'apparaissent les différentes nuances, les différences. J'ai proposé ce même exercice à des collègues, puis à des connaissances, puis, par leur intermédiaire, à des inconnus.

Ayant donné le support de l'exercice, j'en ai glané une cinquantaine.

« Ce qu'est – pour vous – un couple », c'est donc d'une définition qu'il s'agit. Et définir, c'est déterminer, c'est fixer, c'est fermer. Mais cent, mais mille définitions... c'est un impératif d'ouverture, une nécessité de liberté. Cela devient un devoir d'ignorance.

Une cinquantaine de blasons. Presque autant d'hommes que de femmes, des célibataires et des « recomposés ». Toutes les tranches d'âge sont « représentées » – dont une fille de 10 ans qui, elle aussi, a voulu « jouer ». Les couples ont de moins de deux ans à plus de 25 ans – et un « presque en couple ».

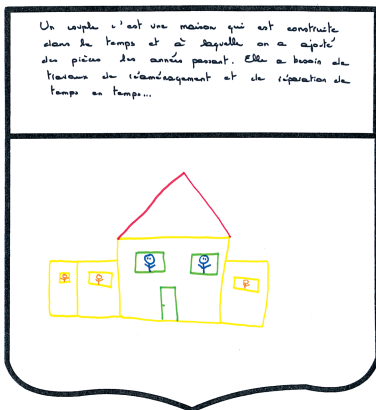
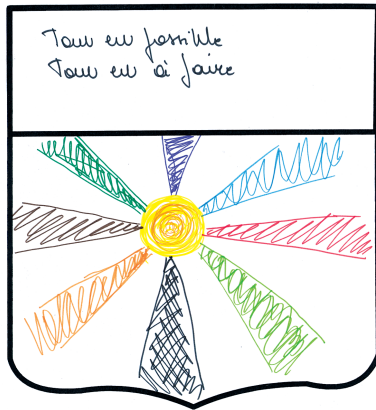
Des dizaines de devises et d'emblèmes. Il serait attrayant d'en faire une analyse de contenu, d'y relever les occurrences et les raretés ; je m'en tiendrai à une lecture flottante, point de départ de la méthode. Mais un regard qui flotte, cela reste un regard ; car « flotter » c'est ne pas se fixer, mais c'est aussi *remuer au gré du vent ou de quelque autre impulsion variable (Petit Robert, 10)*. Variables, en effet, mais quelles impulsions ?

Les uns bâclés, les autres figolés, parfois c'est la devise qui accroche le regard, parfois c'est le dessin. Des arbres, des papillons, des chemins, des jardins, des cerfs-volants et un sexe féminin parmi les emblèmes, mais aussi des gouffres, des orages, et un soleil en morceaux.

Et, dans les devises, liberté, croissance, ensemble, respect, complicité, confiance... mais aussi fureur, douleur et pomme de discorde. De l'humour, du cynisme, de la banalité et des jeux de mots se côtoient. « Jamais sans toi », « Stand by me », « L'union et la farce », « Cons-promis », « Des hauts et débats », etc. (voir blasons p. 253).

De celui de la plus jeune d'entre eux aux autres, tant de complexité. Et l'on voudrait réduire, enfermer, définir !

Y aura-t-il bientôt un DSM V qui nous y guiderait ? Nous n'aurions plus alors qu'à remplir des cases oui, non, X fois, Y ans, Z enfants, etc., et la réponse apparaîtrait que nous – scientifiquement – pourrions donner. Vite fait, bien fait. Sans tortueux détours dedans les génogrammes, à la quête – ensemble – du sens. Sans sinueux méandres dedans le lien, en quête, ensemble, de ce qu'il est.



En postformation en thérapie de couples...

*Nunuches*², les amoureux de Peynet (11) ? Ceux-là mêmes qui inspirèrent Brassens (2), son ami, et qui :

*s'écotent sur les bancs publics.
En s'disant des « je t'aime » pathétiques
en s'foutant pas mal du regard oblique
des passants honnêtes.*

Les passants ne sont pas très nombreux dans les dessins de Peynet. Autour du poète et de sa compagne, on croise des petits anges, des instruments de musique ailés, des oiseaux – beaucoup d'oiseaux – des tortues qui volent et des notes de musique qui pleuvent. Parfois, d'autres amoureux.

Et les couples – presque tous – qu'en thérapie l'on reçoit, ont été, ne fut-ce qu'un instant, ces amoureux-là... Toujours ils l'ont été, parfois il y a longtemps.

Et qu'ils décident de poursuivre ou de se quitter – ce qu'au début du travail, bien souvent, ils ignorent – il me semble essentiel qu'ils puissent :

*Quand les mois auront passé
Quand seront apaisés
Leurs beaux rêves flambants
Quand leur ciel se couvrira de gros nuages lourds*

– s'en rappeler. Et nous aussi.

Ayant, à chaque page de l'album *Peynet de tout cœur* (11), souri de tant de tendresse, d'humour et de poésie, je décidai de déposer sur la chaise de chaque formant une photocopie de l'un de ses dessins, au matin de chacune des trois journées de postformation en thérapie systémique de couples. Toutes ces notes de musique « tombaient » d'ailleurs – du reste *et* d'un autre lieu – fort bien ; le texte de ce module annonçait, en effet, aux psychothérapeutes de couples, avec « s », que nous aborderions ce qui fait couple dans les histoires singulières de ceux que l'on reçoit en thérapie, et ce qui risque de le défaire ; que nous tenterions d'écouter ces multiples duos, leurs timbres, leurs tessitures.

Il annonçait également que nous irions dans ces « voyages à deux » (12) où embarquent tant d'autres personnages, les « autres personnages » étant, bien sûr, ceux que chacun des partenaires du couple « trimballe », mais aussi ceux qui « accompagnent » le psychothérapeute.

... Elles étaient neuf. Pas d'il cette année-là. « Neuf » parce que cela permet de travailler les couples parentaux en sous-groupes de trois ; j'y reviendrai. Et « elles » pour mille et une raisons dont il ne sera pas question ici. Tel n'est pas toujours le

² *Nunuche*, est-ce un belgicisme, une expression idiomatique ? Le *Petit Robert* me dit que non. J'aurais cru, pourtant... C'est sans doute l'intonation qui l'est. L'intonation, pas l'accent. L'allongement des deux « u » qui, au plat pays, lui imprime une sorte de tendresse.

cas. L'une ou l'autre des années précédentes, j'aurais pu écrire « ils étaient neuf », faisant partie de celles qui continuent – ne cherchant pas une autre manière de dire – à accorder avec le masculin, même minoritaire, puisqu'ils le sont toujours dans nos métiers. Toutes psychothérapeutes de couples.

Elles étaient neuf et moi quatre, au moins ! « *Ecrire consiste à grouper autrement ce que d'autres ont déjà écrit avant nous, nous avons toujours cent auteurs dans la main, même si nous l'ignorons ou voulons l'ignorer* », écrit Cees Nooteboom (9). Former aussi. Les trois autres : Maggy Siméon, Edith Tilmans et Carmen Vieytes. Je les remercie pour tant de choses et, ici, d'être toujours là, sans le savoir. Moi, je le sais.

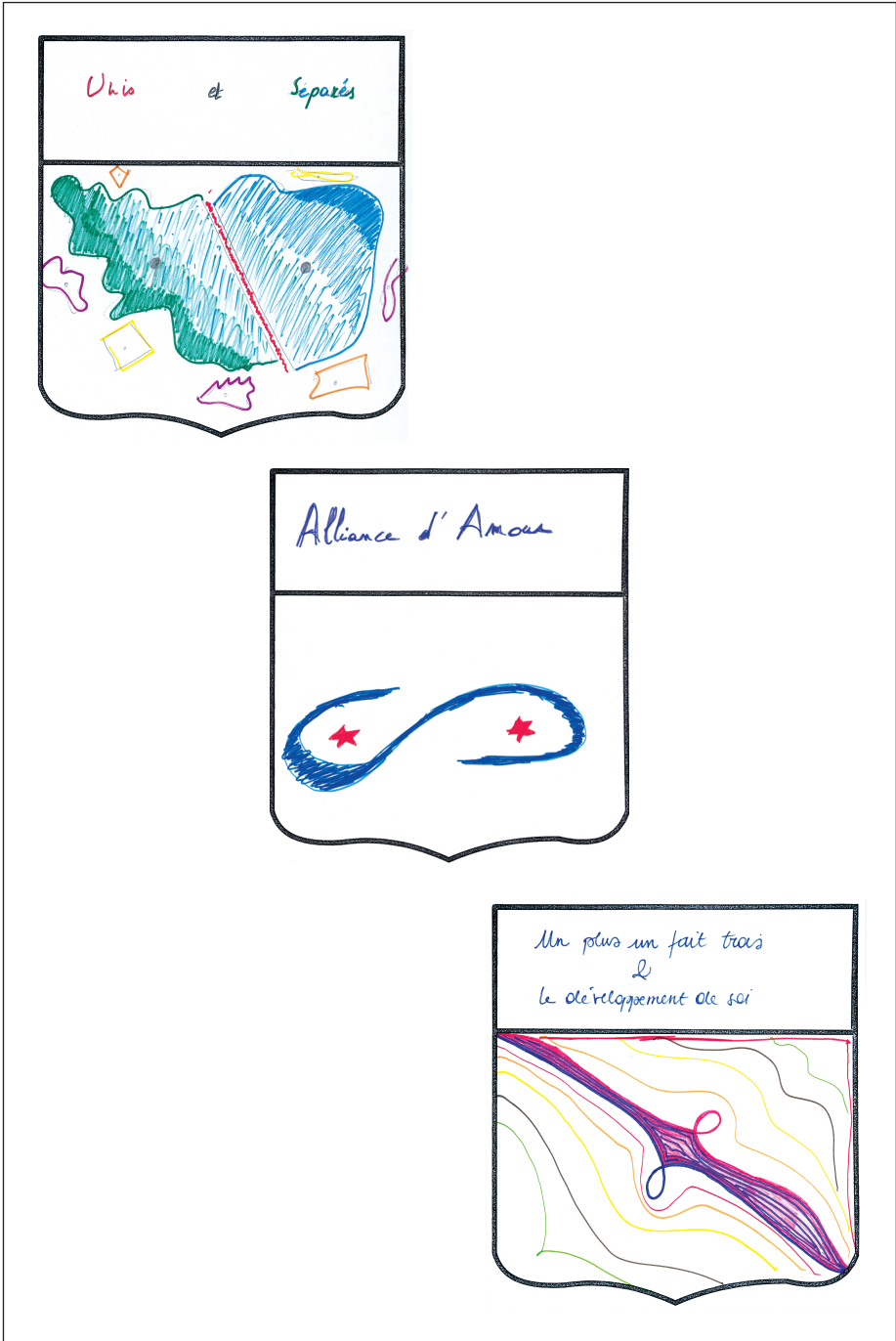
Je propose d'emblée à ces neuf femmes de représenter sous forme de blason ce qu'est pour chacune d'entre elles, un couple. Les ayant préalablement informées du fait qu'elles s'étaient inscrites à une postformation en thérapie de couples donnée par une psychothérapeute qui n'avait pas la moindre idée d'une définition. Autant, pour elles, savoir.

Neuf blasons que j'accroche au mur de notre local. Soit neuf dessins et neuf devises ; comme dans une galerie que je leur propose alors de visiter.

« Objets flottants » dans notre espace qui ont, comme le dit Philippe Caillé (3), « une force communicative propre, une magie différente de celle des mots. »

- Deux personnages se tenant la main, sur un chemin.
Respect ; humour ; indépendance/proximité ; compagnonnage.
 - Un nid sur la branche d'un arbre.
Construction à deux d'un espace chaud, rassurant, ressourçant, stimulant qui sert de « base aérienne » à chacun de ses membres.
 - Une vue aérienne d'un paysage parsemé de chemins ensoleillés et deux personnages s'y promenant côte à côte.
Evoluer, cheminer, grandir chacun et ensemble.
 - Comme un rond-point d'où l'on aperçoit montagnes, nuages et soleil, deux personnages se tiennent la main.
Carpe Diem.
 - Deux ensembles (de maths modernes) composés chacun de deux moitiés, additionnés.
Partage, évolution, souplesse, échange des rôles dans le temps : créativité.
 - Une maison, parmi d'autres, habitée par deux géants, les mains tendues vers l'autre.
La réunion fait la force.
- et...³ (voir blasons p. 256).

³ Publiés avec l'accord de leurs auteurs.



Expo particulière... du genre « Peintres différents autour d'un thème ». Des éléments se croisent, se reconnaissent. D'autres différencient. Neuf peintres, neuf tableaux. Mille peintres, mille tableaux.

Ce que l'on sait, par conséquent, c'est que l'on ne sait pas la définition du couple qu'a le couple particulier que l'on reçoit. Et que probablement, il y en a deux, à chaque fois. Dont une que, probablement, l'autre ignore.

Désencombrer l'espace de la troisième, la nôtre, qui empêche de recevoir. Le rendre vierge pour accueillir, pour recueillir.

Désencombrer l'espace thérapeutique pour qu'il le soit.

Le désencombrer de nos contextes d'apprentissages familiaux, des missions que l'on se donne comme thérapeutes de couples, des drapeaux que l'on porte... de nos bagages personnels, nos possibilités et nos blocages. Afin d'éviter le risque de vouloir réparer ou résoudre dans un couple ce qui nous appartient.

Nos trois journées s'articuleront donc autour de la rencontre de neuf couples différents qui présenteront chacun la particularité d'être en lien avec l'histoire de l'une des formantes. En effet, après la visite de la galerie et un « échange » autour des œuvres, le groupe se divise en trois sous-groupes de trois – avec, pour seule consigne, d'aller vers celles que l'on connaît le moins – et c'est dans les sous-groupes que chacune confiera aux deux autres son propre contexte d'apprentissage familial, lorsqu'elle était enfant, concernant les couples. Le contexte qui a participé à la « création » de son blason. Je suis, bien entendu, absente de ces échanges.

Retour, trente minutes plus tard – il s'agissait d'aller à l'essentiel – en grand groupe. Alternant les sous-groupes – afin de n'avoir pas à passer trop brutalement du siège du psy à celui de partenaire dans un couple – chaque deux sortent un instant afin d'imaginer face à quel type de couples la troisième pourrait être mise en difficulté dans son rôle de psychothérapeute. C'est ce couple-là qu'elles joueront et c'est avec ce couple-là que, pour chacune, l'on s'arrêtera sur ses « blocages » afin qu'elle redevienne professionnelle, s'étant dégagée de ce qui l'empêchait de l'être. Pour les six autres, observatrices-participantes à la réflexion, à l'élaboration d'hypothèses, etc., il s'agira d'un couple « banal ».

Chacune, à tour de jeux de rôles, aura ainsi la possibilité d'expérimenter trois places différentes : partenaire homme et/ou femme en consultation, psy en difficulté et observateur-participant.

Neuf couples en crise, en panne, en désamour. Neuf couples en question qui nous questionnent. Et un travail sur ce qui fait couple, au-delà des interactions, dans ce qui de leur histoire est en jeu. Des hypothèses et des sculptures, des métaphores, des génogrammes et des transmissions intergénérationnelles, des baguettes magiques et des risques, des cris et des chuchotements (1), des boules de cristal que l'on consulte, des résonances, des recadrages, des rires et des étonnements, un poème de Paul Gérauld ou un extrait de Proust... dans un climat de confiance cocrée et de petits gâteaux d'Orient à déguster.

Avec chacun de ces couples, l'attention sera portée sur l'analyse de la demande. Et sur la danse à deux, indispensable regard qui seul permet de ne pas se retrouver dans l'impasse de la linéarité.

Désencombrées de ce qui les empêchait de travailler correctement dans des situations difficiles pour elles, ces professionnelles retrouvent leurs compétences, créant ainsi l'espace où les partenaires des couples peuvent retrouver les leurs.

Il nous est même arrivé d'avoir envie de sortir sans faire de bruit afin de les laisser poursuivre sans nous. Mais ce n'étaient que jeux de rôles ; nous l'avions oublié...

En thérapie individuelle...

En thérapie individuelle, c'est également à partir du blason de la famille d'origine que l'on s'arrête et puis que l'on « remonte ». A la recherche des loyautés et des missions, des blancs et des secrets, des dettes impayées et qui coûtent, des entraves et des obstacles. Mais bien souvent et d'abord, l'on se tait car il dit. Des choses que l'on sait. Et d'autres qu'on ignore et qui là apparaissent en toute complexité.

« *Je m'y connais en naufrages, moi qui parviens à peine à surnager. Chaque fois, je m'assure que j'ai pied et, grâce à mes hauts talons, je sauve la face de justice* » (Camilla Gibb, 7). Cette phrase que je lis, elle aurait pu la dire...

C'est une jeune femme très belle ; très intelligente aussi. Notre travail s'étendra sur une année. Ses premiers mots disent *quelqu'un d'enfermé à l'intérieur*. D'emblée, elle évoque des choses lourdes : problèmes de vaginisme, un père croisé une seule fois, une mère – enceinte très jeune – dont on lui dit qu'elle a gâché la vie. Et la peur d'être jugée ; c'est cela qui, dit-elle, pèse le plus lourd.

Questions habituelles du premier entretien. Il s'agit parfois de deux premiers entretiens :

- Le déclencheur du coup de fil ?
- Les précédentes démarches psy ?
- Qui dirait quoi de cette démarche-ci ?
- Le(s) changement(s) avec une baguette magique ? – la mienne ne « marche » que pour le futur.
- Les risques d'une psychothérapie ?

Analyse de la demande⁴. Comme l'ébauche d'un dessin. Comme une esquisse indiquant l'essentiel. Il est vrai que dans nos formations, l'on insiste sur ce premier entretien ; les formants, quelquefois, là-dessus ironisent... C'est bien là, pourtant, que se pose le cadre, que se définit la relation, que s'entrevoit la « contenance », que se précisent les objectifs. C'est bien là que débute la création du système thérapeutique.

Peur du jugement et vaginisme.

Comme deux pièces d'un puzzle dont on aurait perdu l'image à reproduire. Elle existe néanmoins. Aller en quête du sens de la souffrance, c'est aller vers leur emboîtement, leur articulation.

⁴ Sur l'analyse de la demande, se référer au livre *Dans le dédale des thérapies familiales* de Muriel Meynckens-Fourez et Marie-Cécile Henriquet-Duhamel (8).

Lorsque, plus loin, je lui demande quelle représentation métaphorique d'elle-même elle donnerait, elle décrit *une maison avec de la fumée sortant d'une cheminée, dans un jardin entouré d'arbres, quatre fenêtres, une porte d'entrée. Plusieurs chemins y mènent. C'est l'hiver. Il n'y a pas de musique et pas de bruit.*

Avec la baguette magique que je lui tends, elle y ajoute *des personnages heureux dans le jardin ou la maison. Une famille.*

Les risques au bon changement : *qu'on vienne les embêter de l'extérieur*⁵.

Cette très universitaire jeune femme donne un tableau d'une enfantine simplicité, utilise la baguette magique pour un changement relativement commun et ajoute, à l'énoncé des risques : « *J'ai une vue hostile du monde extérieur.* »

Sur le génogramme, une jeune femme, sa mère – jeune – et son père – quasi inconnu d'elle.

Quelle était donc l'histoire ? Et qui sont donc les autres, les siens ?

Au cours de nos futurs entretiens, un « il était une fois » qui commence, dit-elle, « *à l'accident de ma naissance, ou même avant, à l'accident de la grossesse* ». Au scandale, à l'insistance des grands-parents maternels pour que sa mère avorte.

Quel serait le blason de ces grands-parents ? Sans hésitation aucune, elle dessine une croix et, comme devise, « *Tu ne pêcheras point* ».

Toutes deux également « *frappées* » par l'évidence.

Obéissance lourde de conséquences. Obéissance payée dans l'intimité de son corps de femme. Vaginisme de loyauté.

Et celui des grands-parents paternels ? Tout aussi rapidement, elle dessine deux portes ouvertes avec, pour devise, « *Tu ne jugeras point* ».

Deux blasons, deux devises sur la table. Et dans son sac à dos.

Deux familles que tout oppose.

Je repense à la « création de l'état stable » d'Etienne Dessoy (5). Et j'espère ne pas trop trahir la complexité de sa pensée... Retenant « deux lois universelles inhérentes à tout système », la loi d'unité et la loi d'autonomie, il illustre son propos par l'histoire de Patrick et Françoise. Françoise vient d'une famille où la loi dominante est d'unité, elle participe – comme tous les autres membres de sa famille – au maintien de cette loi mais aspire secrètement à plus d'autonomie et de liberté ; Patrick – vous l'aurez deviné – vient d'une famille où la loi dominante est d'écart ; il participe officiellement à la pérennité de cette loi et aspire secrètement à plus d'unité et de stabilité. Patrick et Françoise tombent en amour, comme on dit ailleurs, « chacun pensant trouver chez son partenaire un moyen de développer ses tendances personnelles, jusque là restées latentes » écrit Dessoy. L'état stable créé par ce couple sera une sorte de « compromis où chacun va gagner et perdre quelque chose », où Patrick bénéficiera d'une vie familiale plus importante que celle de sa famille d'origine mais il devra, écrit Dessoy, « accepter que la loi d'autonomie reste vivante dans le couple ». Et Françoise « tout en augmentant ses possibilités de s'autonomiser, devra tenir compte de la nécessité d'actualiser aussi des comportements qui favoriseront l'unité familiale ».

⁵ Sur le travail d'Edith Tilmans à partir des métaphores, se référer au livre *L'éveil de l'artiste dans le thérapeute*, de M.-C. de Saint-Georges (4).

Je lui propose d'aller en quête de l'histoire. Elle en revient enfant de l'amour entre deux individus issus de ces familles, jeunes, beaux et insoucians. Enfant désirée pendant plus d'un an.

Elle dit : « *Ma mère était très attirée par la famille de mon père.* »

Elle dit : « *Mes grands-parents maternels ont dû être infernaux, ça a rendu fou mon père.* »

Est-ce là *le monde extérieur hostile* – et puissant⁶ – de son tableau métaphorique ?

Nous pouvons désormais parler d'un autre couple, le sien. Et tenter d'assembler présent et passé.

De son couple, elle dit : « *Je ne dois pas déranger.* » Et « déranger », bien sûr.

De son couple, elle dit : « *Je ne dois pas être un problème.* » Et « en fait », bien entendu.

Tenter d'assembler présent et passé pour qu'ils se désassemblent. Enfin. En fin.

Elle dit : « *Je porte les problèmes de ma mère, ses échecs et ses peurs.* »

Elle dit : « *C'est comme si je me sentais coupable de vivre.* »

Démêler les histoires. Rencontre après rencontre.

Elle confie que, parfois, elle en sort *épuisée*.

Nous travaillons depuis sept mois lorsqu'un jour, à la veille d'une sorte d'épreuve qu'elle craint, je lui demande quel grigri elle prendrait bien en poche. « *Une enveloppe avec écrit dessus "retour à l'envoyeur"* », dit-elle.

Il y avait, en effet, – comme il y a souvent – une enveloppe à renvoyer.

En formation...

Quant à son utilisation en formation, c'est avec un immense plaisir qu'avec Maggy Siméon nous l'avons, durant quatre années au CEFORES, déployé, développé, trituré, retourné. Que nous en avons dégagé maintes facettes, que nous en avons décelé diverses ressources, que nous en avons découvert de multiples usages. En toute liberté et en toute créativité, aidées en cela par celles des formants – que je remercie ici pour leur confiance.

Il s'agissait de groupes en troisième année de formation, composés d'une dizaine de personnes. Nous avons travaillé – pour chacun des participants et avec tous les autres – le blason de sa famille d'origine et celui de son lieu de travail. Différemment à chaque fois, mais l'objectif était le même : faire surgir les liens utiles entre famille d'origine et rôle professionnel, faire apparaître les zones de plus de compétences et celles de plus de difficultés.

Nous avons parfois invité les participants à y chercher la part de chacun des parents, rejoignant le couple, puis à émettre des hypothèses sur leur famille d'origine...

⁶ « Qui produit de grands effets », pour le *Petit Robert*.

Nous les avons, lorsqu'elles manquaient – car elles manquaient parfois – invitées à déposer lentement des devises à prendre ou à laisser...

Nous les avons, lorsque le « blanc » destiné aux emblèmes restait vide – car il le restait parfois – invités à esquisser des objets métaphoriques à conserver ou à effacer...

Nous sommes parfois allés au verso du blason puisqu'il est une « publication » et qu'il a – toujours – un envers. Car le contraire de « public », c'est « privé », c'est « intime », c'est « secret ». Et que donc il y a, à ces blasons-là, un autre côté.

Nous nous sommes, de manière similaire, penchés sur les blasons institutionnels. Avant ou après.

Et puis, des deux blasons, face à face ou côte à côte... les analogies et les oppositions, les connexions et les dissonances. Les confort et les inconforts. Et comment, de ceux-ci pouvoir se dégager pour – simplement – travailler.

Et en supervision...

En supervision, il s'agit de groupes réduits composés de trois à cinq personnes. Là, c'est au premier jour que le blason permet de dire *d'où* chacun des participants va parler tout au long de l'année. Je propose donc à chacun d'imaginer quel blason pourrait se trouver à l'entrée de son lieu de travail et de le dessiner. L'un après l'autre, les blasons sont alors « travaillés » avec le groupe. « Travailler », c'est d'abord afficher, puis longuement regarder, lentement s'imprégner. Ce sont, ensuite, les autres participants qui font part de ce qu'un blason particulier évoque pour eux, de ce qu'ils se figurent de ce lieu de travail ; ils le *lisent*. Je propose alors à la personne concernée de se représenter elle-même sur ce blason et, parfois, c'est aux autres de la représenter. Puis viennent des bulles – comme dans une BD – à ce personnage-là. Ou d'autres choses que l'instant crée.

Le blason du lieu de travail de chacun permet ainsi d'aborder les questions de contexte et de mandat, de fonction et de définition des relations, de mythe fondateur, d'objectifs et de moyens ; de nœuds, parfois.

En fin de cette première journée, les formants sont, à la fois, surpris et interpellés par tout ce que les blasons disent et qu'ils en disent tant.

C'est plus lentement et au croisement des situations cliniques amenées par les participants que seront abordées, en supervision, les familles d'origine. Plus lentement et plus en profondeur. Car ici, « aborder », c'est « arriver à » – comme un rivage –, mais c'est surtout « s'engager dans » – comme un tournant – ou « affronter » – comme une difficulté.

Plus loin dans l'année, l'un ou l'autre blason – personnels ceux-ci – peuvent se dévoiler dans notre espace de travail, tels ceux destinés aux nouvelles portes des cabinets privés ou tels les un, deux ou deux-en-un de psychiatres en formation de psychothérapeutes.

Et enfin, le blason réapparaît, lors d'un rituel de clôture où je propose aux formants de dessiner – parfois ensemble, mais pas toujours – celui qui aurait pu être accroché à la porte de «notre» local. De le faire sans moi qui quitte ce lieu qu'ils vont bientôt quitter. Mais reviens néanmoins recevoir leur blason... et le garder.

Je suis leur «superviseuse» et y a-t-il, en français, un mot plus phonétiquement laid? Vérification faite, ce mot n'existe pas. Je suis donc leur «superviseur» et ce n'est pas plus joli! De plus, pour le *Petit Robert*, c'est une sorte de contrôleur, une sorte d'inspecteur...

Le blason de clôture de l'une des participantes correspond bien mieux à ce qu'est, pour moi, cet espace. Ou du moins à ce que je tente d'en faire.

Son blason avait pour devise «Erreur admise». Elle y avait dessiné, autour d'une immense paire de lunettes, les cinq visages souriants des membres du groupe, tous lunettés, ainsi que le mien avec mes lunettes pendant au bout de leur chaîne. Dans le coin droit, en bas du blason, une grande poubelle contenait leurs vieilles paires de lunettes. Jetées!

Ceci est, dans la devise, l'exact antonyme de la définition du dictionnaire.

Et, dans le dessin, un tout autre dessein (voir blason en page 250).

C'est de tous nos outils...

Tout cela n'est, bien sûr, pas une liste exhaustive des diverses applications du blason. C'en est encore moins un manuel d'utilisation. Je ne voudrais, en effet, ni dans les unes ni dans l'autre être «enfermée». Et contrairement à certains outils ou objets dont l'usage exige, selon leurs auteurs, un respect rigoureux des consignes (génogramme imaginaire, jeu de l'oie, etc.), le blason dont il est question ici, s'il est un outil, c'est la main qui l'anime qui décide qu'en faire, et, s'il est un objet flottant, c'est libre qu'il flotte. L'exigence que son usage requiert n'en est pas dans des règles ou dans un mode d'emploi. Elle n'en est pas moins là.

Illustration parfaite de la rigidité d'un cadre (mais la «rigidité», c'est aussi la rigueur, c'est aussi la limite, et c'est la contenance), illustration parfaite de la créativité qui peut s'y déployer... c'est peut-être sa souplesse, ou est-ce sa richesse, ou bien sa force ou sa magie, sa pertinence ou encore sa beauté... tout cela à la fois, tout cela emmêlé, c'est, de tous nos outils, mon préféré.

Camille Labaki
CEFORES, Chapelle-aux-Champs
30, Clos Chapelle-aux-Champs
Boîte 3049
B-1200 Bruxelles
camillelabaki@hotmail.com

BIBLIOGRAPHIE, FILMOGRAPHIE ET DISCOGRAPHIE

1. Bergmann I. (1972) : *Cris et chuchotements*, avec Harriet Andersson et Liv Ullmann.
2. Brassens G. (1952) : *Les amoureux des bancs publics*.
3. Caillé P., Rey Y. (1994) : *Les objets flottants*, ESF, Paris.
4. de Saint-Georges M.-C. (2004) : *L'éveil de l'artiste dans le thérapeute*, De Boeck, Bruxelles.
5. Dessoy G.E. (1980) : L'état stable du système familial: une analyse organisationnelle, *Thérapie familiale*, 1, 4, 339-351.
6. d'Haucourt G., Durivault G. (1949) : *Le blason*, PUF, Que sais-je ?, Paris.
7. Gibb C. (1999) : *La bouche pleine de mots*, Plon, Paris.
8. Meynckens-Fourez M., Henriquet-Duhamel M.-C. (2005) : *Dans le dédale des thérapies familiales*, Erès, Paris.
9. Nooteboom C. (1984) : *Dans les montagnes des Pays-Bas*, Calmann-Lévy, 1988.
10. *Le nouveau Petit Robert* (1967, édition mise à jour en 2003).
11. Peynet R. (1987) : *De tout cœur*, Ed. Hoëbeke, Bruxelles.
12. St. Donen (1967) : *Two for the road*, avec Audrey Hepburn et Albert Finney.

... et tous les autres livres lus. Absolument tous.

... et tous les autres films vus. Absolument tous.

... et toutes les « paroles et musiques » entendues. Absolument toutes.